



Clio. Femmes, Genre, Histoire

12 | 2000

Le genre de la nation

Joan W. SCOTT, *La citoyenne paradoxale : les féministes françaises et les droits de l'homme*, Paris, Albin Michel, 1998, 286 pages (traduction française de *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Harvard University Press, 1996, 229 pages).

Françoise Thébaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/202>

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2000

ISBN : 2-85816-554-8

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Françoise Thébaud, « Joan W. SCOTT, *La citoyenne paradoxale : les féministes françaises et les droits de l'homme*, Paris, Albin Michel, 1998, 286 pages (traduction française de *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Harvard University Press, 1996, 229 pages). », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/202>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Joan W. SCOTT, *La citoyenne paradoxale : les féministes françaises et les droits de l'homme*, Paris, Albin Michel, 1998, 286 pages (traduction française de *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Harvard University Press, 1996, 229 pages).

Françoise Thébaud

- 1 Historienne américaine, Joan Scott est connue en France pour ses travaux d'histoire ouvrière française et pour la réflexion qu'elle a développée depuis les années 1980 sur l'écriture de l'histoire des femmes et du genre. Théoricienne du *gender* nourrie de philosophie française (Lacan, Foucault, Derrida) et de critique littéraire féministe, elle a introduit dans l'écriture historique les positions post-structuralistes qui considèrent toutes les catégories d'analyse comme contextualisées, contestées et contingentes et s'intéressent aux conflits et contradictions des systèmes de discours, ainsi qu'aux significations multiples qu'ils déploient. Dans son dernier ouvrage intitulé *La citoyenne paradoxale*, elle applique « cette lecture techniquement déconstructive » (p. 36) à l'histoire du féminisme français. Après un chapitre introductif et épistémologique (« Lire autrement l'histoire du féminisme »), sont développés cinq moments de l'histoire républicaine française (dont l'acquisition de la citoyenneté par les Françaises en 1944) et quatre sujets politiques féministes : la révolutionnaire Olympe de Gouges, guillotinée en 1793 ; la saint-simonienne Jeanne Deroin (1805-1894), qui se présente aux élections législatives de la Seconde République et s'exile en Angleterre après avoir connu la prison ;

Hubertine Auclert (1848-1914), suffragette française accusée d'hystérie et comparée à la Méduse ; Madeleine Pelletier enfin, première femme médecin des asiles, féministe radicale qui finit sa vie à l'hôpital psychiatrique.

- 2 Auteure en 1791 de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, la grande Olympe est une référence pour Jeanne Deroin, elle-même sollicitée par Hubertine Auclert en 1886 pour lui prêter concours ; Madeleine Pelletier milite avant 1914 aux côtés d'Hubertine dans les rangs suffragistes et donne plus tard au personnage de son roman autobiographique (*La Femme vierge*, 1933) le pseudonyme de Jeanne Deroin. Mais ces liens réels ou d'identification n'en font pas les héroïnes d'une histoire ordonnée et évolutionniste, histoire qui « considère(r) comme évidentes la marche du progrès, l'autonomie des agents individuels et la nécessité de choisir entre égalité et différence » des sexes (p. 18). Joan Scott prend ses distances avec ce type de récit qu'elle qualifie de « téléologique » et les actrices choisies ne sont ni spécialement représentatives ni uniques. Les chapitres de son livre ne sont pas des biographies qui relieraient, en une trajectoire cohérente, expérience personnelle et engagement collectif. Ils ne tentent pas non plus d'écrire l'histoire interne du mouvement.
- 3 En s'appuyant sur des travaux déjà publiés et sur ses propres recherches (l'ouvrage qui comprend plus de quarante pages de notes est une mine de références, particulièrement en langue anglaise), Joan Scott propose une autre approche. D'une part, attentive aux déterminations complexes du langage, elle « considère le féminisme en termes de processus discursifs » (p. 35) qu'il faut comprendre dans un contexte culturel changeant : les concepts de « femmes » et de « féministes » ont pris des significations différentes tout au long des cent cinquante ans balayés par l'ouvrage. D'autre part, elle inscrit son histoire du féminisme dans celle du républicanisme français qui, dès l'origine la Révolution française et compte tenu de la répartition contemporaine des pouvoirs, fait prévaloir l'universalisme de la différence sexuelle sur celui des droits naturels : c'est la femme qui définit l'homme comme étant homme et l'individu-citoyen est masculin. Pendant des décennies, les pratiques discursives propres à la politique démocratique font appel à la différence sexuelle pour naturaliser l'exclusion des femmes ; elles assimilent individualité et masculinité, alors même que changent les significations du concept d'« individu ». Le féminisme n'est pas alors simple réaction à l'exclusion, il est le symptôme des contradictions de l'individualisme libéral. Enfin et c'est le nœud de l'ouvrage qui apparaît dans le titre, écho d'une phrase d'Olympe de Gouges, « femme qui n'a que des paradoxes à offrir et non des problèmes faciles à résoudre » (p. 21) , Joan Scott étudie le paradoxe récurrent du féminisme français qui ne peut choisir entre différence et égalité : il doit se battre contre l'exclusion et pour l'universalisme, au nom des femmes, en faisant appel à la différence sexuelle qu'il tente d'éliminer.
- 4 Olympe de Gouges, Jeanne Deroin, Hubertine Auclert et Madeleine Pelletier incarnent quatre configurations historiques du paradoxe, convoquées comme des « lieux » (p. 35) de confrontations politiques et culturelles, où se croisent individualité et contexte. Ainsi, Olympe s'inscrit dans les débats des philosophes et des révolutionnaires sur la notion d'imagination comme source de création ou d'erreur ; elle invoque cette notion pour penser en dehors des contraintes de la politique révolutionnaire et revendiquer la capacité des femmes à se représenter elles-mêmes, prenant au mot la Révolution en matière d'universalisme. En 1848, où les Républicains ne savent comment exclure la question sociale du champ politique et insistent sur les devoirs du citoyen, Jeanne Deroin fait de la maternité le fondement de l'identité politique des femmes (comme Olympe, elle

souhaite d'ailleurs donner aux enfants le nom de la mère) et d'une complémentarité des sexes, difficile à définir, celui de leur égalité. A la fin du XIXe siècle, alors que l'individu est défini comme produit de la société et que la division du travail entre hommes et femmes est considérée comme le signe de la civilisation, Hubertine Auclert défend, non sans dilemme, que les contributions des deux sexes à la nation ont la même valeur sociale et justifient les droits des femmes. Quelques années plus tard, Madeleine Pelletier se fonde, sans plus de succès, sur les nouvelles théories psychologiques et l'opposition de l'individu à la foule pour réfuter l'idée de différences sexuelles naturelles, rejeter les représentations féminines qui nient le caractère unique de chaque personne et réclamer l'égalité. L'histoire de l'exclusion politique des Françaises ne s'arrête d'ailleurs pas en 1944 ; comme le suggère le dernier chapitre, les femmes sont devenues des citoyennes mais pas encore des individus.

- 5 Brillant et suggestif, l'ouvrage de Joan Scott a le mérite intellectuel d'inciter l'histoire politique à inclure le féminisme et l'histoire des femmes à envisager d'autres approches, comme de rappeler aux historiens que tout phénomène doit être compris dans le langage et les enjeux du langage de son temps. Après les débats parfois violents sur la parité, il a aussi le mérite politique de suggérer l'impossibilité théorique de trancher entre stratégies féministes différencialistes et égalitaristes et de situer la force subversive du féminisme dans le paradoxe qu'il incarne. Mais il pourra aussi agacer un lecteur français peu au fait des querelles intellectuelles américaines. Parfois répétitif (au delà de la répétition du paradoxe qui est l'objet d'étude), *La citoyenne paradoxale* semble abuser de l'usage des termes « ambiguïtés, contradictions, tensions, paradoxes », usage qui peut rendre la lecture difficile et conduire l'interprétation jusqu'au vertige de l'impossible interprétation. Par exemple, la réalité politique qu'est, le 24 mars 1944, le vote négatif de Marc Rucart à l'amendement Grenier (« les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes ») confirme l'analyse de Louise Weiss à son sujet (p. 225) ; point n'est besoin de proposer d'autre interprétation vraisemblable... Par ailleurs, l'ouvrage a tendance à rejeter tous les travaux antérieurs sur le féminisme dans l'obscurantisme d'une histoire non « critique ». Nombreux et différents du XIXe siècle à nos jours, ils ont pourtant mis au jour des êtres de chair, disséqué des organisations, exposé les multiples facettes d'un combat où la question de l'éducation des filles, celles du droit au travail des femmes et de la réforme du Code civil sont aussi importantes que la revendication des droits politiques. A leur manière, ces travaux permettent également de mieux comprendre l'histoire politique de la France et celle des Françaises des XIXe et XXe siècles.